

## LE TOUR DE LA PRISON : VISIONS D'UN VOYAGE AU BOUT DE SOI

Lucile DESBLACHE  
(University of North London)

There are no foreign lands,  
only the traveller is foreign.  
Robert Louis Stevenson

“On voyage pour contempler. Tout voyage est une contemplation mouvante”<sup>1</sup>. De cette contemplation, Marguerite Yourcenar nous a proposé le récit à travers l’âme nomade des protagonistes de ses œuvres majeures tout comme par la narration retrouvée des déplacements de ses ancêtres dans ses livres autobiographiques. Cette propension à dire le voyage fissure discrètement l’apparente objectivité dont il lui plaît d’imprégner ses ouvrages et par laquelle elle sait tenir son lecteur ou sa lectrice à distance. Béatrice Didier nous rappelle que “ce n’est pas absolument un hasard si les récits de voyages ont été parmi les plus anciennes formes d’expression du moi”, soulignant qu’ils révèlent l’intime même et peut-être surtout chez ceux ou celles qui ont “peu tendance à se livrer”<sup>2</sup>. Sa propension au voyage, si présente dans sa fiction et dans ses mémoires, n’apparaît que peu dans sa critique, même si elle y est parfois suggérée<sup>3</sup>. Une exception toutefois existe : *Le Tour de la prison*, son ultime recueil critique est conçu non seulement autour du thème du voyage, mais de son expérience vécue au cours de certaines de ses dernières visites en pays étrangers.

Ce volume tel qu’il nous est parvenu s’inspire de la traversée de l’Amérique du Nord, de la croisière sur l’Océan Pacifique et du séjour au Japon effectués en été et en automne 1982 avec Jerry Wilson. Il devait en outre intégrer sa tournée en Égypte, en Thaïlande et au Kenya (1983) ainsi

---

<sup>1</sup> Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le Centurion, 1980, “Le Livre de poche”, p. 304, abrégé en YO.

<sup>2</sup> Béatrice DIDIER, “Voyage et autobiographie chez Marguerite Yourcenar”, in *Voyage et connaissance dans l’œuvre de Marguerite Yourcenar*. Mélanges coordonnés par Carminella BIONDI et Corrado ROSSO, Pise, Editrice Libreria Goliardica, 1988, p. 95.

<sup>3</sup> Comme par exemple à travers le titre de *En pèlerin et en étranger*.

qu'en Inde (1983 et 1985), mais le temps, comme on le sait, lui manqua<sup>4</sup>. Cette thématique du voyage est d'autant plus apparente qu'elle y est double : aux métaphores des déplacements réels mentionnés ci-dessus, correspondent les détours d'un voyage intérieur. Conçu à une époque où son énergie chancelante est avant tout dirigée vers les traces de ses ancêtres avec la rédaction de *Quoi? L'Éternité*, et où, sur le plan personnel, "pour la première fois de sa vie, Marguerite Yourcenar est un personnage pathétique"<sup>5</sup>. *Le Tour de la prison* déroute. Il est vrai que, paradoxale jusqu'à la fin, l'auteur met ses lecteurs sur la voie d'un contresens lorsqu'elle qualifie son ouvrage de "travelogue"<sup>6</sup>, car il ne s'agit nullement ici de relater paysages ou impressions exotiques. On tentera donc de percer l'intériorité de ces pages ainsi que de cerner leur message en les replaçant dans le contexte de son écriture critique et en les examinant au fil des divers angles de ce dernier parcours.

C'est peut-être au travers de sa production critique que Marguerite Yourcenar se rapproche de ses lecteurs de la façon la plus directe; elle leur communique ses visions, ses appels, ses recherches et ses conseils, au risque de les irriter quelquefois par les jugements autocratiques dont elle leur fait part. Parmi ces volumes composés de textes variés<sup>7</sup>, *Sous bénéfice d'inventaire* et *En Pèlerin et en étranger* sont caractérisés par leur manque de cohésion thématique, en dépit de la relative unité chronologique de leur production<sup>8</sup>. Leurs sujets composites ne sont reliés entre eux que par l'"intérêt particulier [de l'auteur] pour ces sujets-là [et] la vie" (*YO*, p. 183). Cette mention de la vie est témoin d'un humanisme que l'auteur a toujours privilégié, mais elle ne se livre dans ces deux volumes qu'avec recul, sous couvert du paravent de l'histoire ou des écrits de l'autre. Avec *Le Temps, ce grand sculpteur*, le vent tourne, la permanence cyclique du temps souffle sur le recueil. Marguerite Yourcenar s'y trouve plus à l'aise avec le "je"

<sup>4</sup> Voir à ce sujet l'article de Valérie CADET, "Les derniers voyages", in *Magazine Littéraire*, n° 283, décembre 1990. Ce recueil appartient à la liste relativement longue des publications posthumes de Marguerite Yourcenar : *Quoi? L'Éternité* (1988), *En pèlerin et en étranger* (1988), *Le Tour de la prison* (1990), *Conte bleu* (1993), *Lettres à ses amis et quelques autres* (1995), outre l'édition de "La Pléiade" des *Essais et mémoires*.

<sup>5</sup> Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 434.

<sup>6</sup> Marguerite YOURCENAR, Lettre du 26 mai 1985, in *Lettres à ses amis et quelques autres*, édition établie, présentée et annotée par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, avec la collaboration d'Élyane DEZON-JONES, Paris, Gallimard, 1995, p. 660.

<sup>7</sup> Dont les premiers sont *Sous bénéfice d'inventaire*, *Le Temps, ce grand sculpteur* et *En pèlerin et en étranger*. L'essai sur Mishima, seule étude consacrée à un auteur conçue pour un volume séparé (exception faite du *Pindare* 'oublié'), contraste avec cette production fragmentée.

<sup>8</sup> La majorité des textes de *Sous bénéfice d'inventaire* ont été écrits à la fin des années cinquante alors que ceux de *En pèlerin et en étranger*, sauf pour sa dernière partie plus récente, sont antérieurs à son expatriation aux États-Unis.

dans son rapport à l'autre, confiante en la "démarche méditative" qu'elle emprunte<sup>9</sup>. On perçoit également son désir ardent de partager, parfois au travers de pointes d'intimité surprenantes, au fil des doutes, de l'ignorance tout comme de la grandeur humaines, ses valeurs morales incontestables et ses timides semi-certitudes spirituelles. Ses jugements esthétiques et moraux, exprimés comme dans les volumes précédents à travers une mosaïque de cultures et de créateurs ne considèrent plus exclusivement l'autre aux dépens du soi. Rigueur intellectuelle et découverte de l'œuvre d'autrui ne sont plus utilisées comme des procédés qui lui permettent de rester aux frontières d'elle-même; elle ancre enfin son universalisme au centre de soi.

Venons-en à présent au *Tour de la prison*. Quatrième de ces recueils composés de textes variés, il contraste avec les ouvrages de même nature qui le précèdent; en effet, les textes qui le composent n'ont pas de finalité commune, comme l'étude critique d'œuvres ou d'auteurs, ni d'identité temporelle puisqu'en dépit de son titre réminiscent du XVI<sup>e</sup> siècle de Zénon, ils effleurent plusieurs époques et ne sont reliés que par l'immatérielle ordonnance du voyage. Pour imparfait que soit ce volume au sens étymologique ou plus figuré du terme, Marguerite Yourcenar nous y communique ses dernières réflexions critiques et si l'ouvrage est trop inachevé pour être considéré comme un testament critique à part entière, il n'en représente pas moins l'aboutissement d'un parcours intérieur. C'est bien là d'ailleurs ce que lui a reproché la critique qui a dans l'ensemble, boudé le recueil : "Il y a en elle tout à la fois trop de soi et trop d'intériorité, trop de profondeur [...]. Voyager, c'est se distraire. Elle ne sait que s'abstraire"<sup>10</sup>. C'est que l'heure est plus que jamais à la réflexion. Si elle va loin vers l'ailleurs, c'est dans un double but. Il s'agit d'une part de communiquer sa vision du Japon tel qu'elle le perçoit, d'autre part de partager aux détours de ce qui s'apparente à un pèlerinage, la double expérience de la mouvance et de la réminiscence. Elle s'y occupe aussi de déchiffrer les signes spirituels des cultures et subcultures de l'autre.

Dix des quinze textes du *Tour de la prison* sont consacrés au Japon. Se posant la question de savoir si nous devons prendre le risque de voir un pays que l'on n'a connu qu'à travers sa culture, elle répond, comme on peut s'y attendre, par l'affirmative. "Arthur Waley, qui mieux que tout autre fit connaître à l'Europe tant de grands textes du Japon et de la Chine"

<sup>9</sup> Évelyne COSSET, "*Le Temps, ce grand sculpteur ou le temps apprivoisé*", Tours, *Bulletin de la SIEY* n° 17, 1998, p. 61-67.

<sup>10</sup> Renaud MATIGNON, "Yourcenar: la spectatrice myope", *Le Figaro*, 4 mars 1991.

[...] eut tort “de ne jamais confronter l’image que lui offrait sa culture avec celles que lui auraient offerte ses yeux, [car,] en dépit de tout, nos voyages comme nos lectures et comme nos rencontres avec nos semblables, sont des moyens d’enrichissement que nous ne pouvons pas refuser”<sup>11</sup>. Elle va donc essayer de “faire sien” (*EM*, p. 696) ce pays qu’elle aime depuis longtemps par ses textes et ses images. C’est là toutefois qu’elle a le moins réussi; c’est que la réflexion sur le décalage entre la réalité perçue et l’idée de la culture nipponne qu’elle s’était forgée au fil des ans, des lectures et des rencontres, étouffe la spontanéité des impressions reçues. Elle aseptise le récit en objectivant ses sensations, en y laissant le passé dominer le présent et en manifestant un désir presque obsessionnel d’universaliser ce qu’elle percevait. Voyons comment. Même si l’usage de la première personne est fréquent dans *Le Tour de la prison*, le besoin d’informer domine sur celui de transmettre ses impressions. Elle n’a jamais caché que la fonction la plus haute du voyage était liée pour elle à la volonté de s’instruire. Certains de ses articles – citons, par exemple, les textes sur les spectacles classiques japonais – répondent presque uniquement à cette fonction. Mais le voyage, c’est aussi le plaisir de partir et de découvrir; or la légèreté inhérente à la sensation spontanée du plaisir fait défaut à ces lignes. Dans son désir de connaître, elle s’est parfois rendue prisonnière de ses références et de sa démarche intellectuelle. En second lieu, et en dépit de son approche par ailleurs méditative, elle s’avère réticente à se laisser imprégner du présent, qu’il soit spatial ou temporel. Elle n’oublie jamais en effet que le passé le façonne toujours. Sur le plan de nos sensations et de nos perceptions tout d’abord, puisque “notre passé est [...] ce qui n’agit plus mais pourrait agir, ce qui agira en s’insérant dans une sensation présente dont il empruntera la vitalité”<sup>12</sup>. Le présent est amorcé par le passé. Pour le Japonais, ceci conditionne la vie socio-culturelle et les réactions de chaque instant. “Pour le voyageur, présent et passé se superposent sans cesse”<sup>13</sup> puisque venu en général admirer les merveilles d’autrefois, il est également confronté au tourbillon imprévu et imprévisible du présent. En outre, Marguerite Yourcenar insiste sur le fait “que chaque époque choisit son passé, à l’exclusion d’autres

<sup>11</sup> Marguerite YOURCENAR, “Voyages dans l’espace et voyages dans le temps”, in *Le Tour de la prison, Essais et mémoires* (abrégé en *EM*), Paris, Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, 1991, p. 701.

<sup>12</sup> Henri BERGSON, *Matière et mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France, 4<sup>e</sup> édition, 1993, p. 270.

<sup>13</sup> Marguerite YOURCENAR, “Voyages dans l’espace et voyages dans le temps”, *EM*, p. 698.

qu'elle décide d'ignorer ou de désapprouver"<sup>14</sup>, et qu'il faut savoir faire abstraction du présent lorsque celui-ci endommage la connaissance approfondie des lieux visités. Ainsi sa perception de la Tokyo moderne est-elle nostalgique de celle des siècles précédents. Si elle évite les écueils d'une idéalisation des lieux par exotisme facile, sa tendance à retomber sur le passé est tout aussi déformatrice de la réalité. "Tokyo a résorbé Edo"<sup>15</sup> conclut-elle dans son texte sur la mégalopole japonaise. Mais au travers de cette peinture de Tokyo alourdie du poids des ans, le passé et la connaissance intellectuelle ne résorbent-ils pas abusivement un présent que l'on a peine à distinguer? En dernier lieu de ce paragraphe sur le Japon, considérons le souhait de l'auteur d'aplanir les contrastes entre l'Orient et l'Occident au profit d'une conception universalisée de ce qu'elle décrit ou analyse. On comprend sa volonté de transmettre une vision dénuée d'exotisme facile et de l' "enthousiasme naïf" (*EM*, p. 694) qui entraîne le voyageur à idéaliser le pays visité, mais ce faisant, elle jette un voile sur la réalité d'une diversité vibrante. Ce qui frappe lorsqu'on est en Asie pour la première fois, c'est la multiplicité des différences, non les similitudes. Or, chez Yourcenar, la différence est aspirée par l'universel dans la description des lieux et des personnages tout comme au niveau de l'appartenance culturelle. Ainsi, les rues de Kyoto la choquent par leur "occidentalisme défraîchi et morne"<sup>16</sup>. Au sujet de la résidence et du quartier de Mishima, elle remarque qu'il s'agit d'une "maison de type villa niçoise [perchée...] sur la rue en pente, doucement incurvée, qui n'est pas sans rappeler une rue résidentielle de Marseille"<sup>17</sup>. En ce qui concerne le domaine culturel, elle "se hâte" d'affirmer que "les nô constituent l'un des deux ou trois triomphes du théâtre universel"<sup>18</sup> et si elle insiste sur l'essence nipponne des œuvres de Basho, dans l'ensemble, elle se laisse aller à peu d'analyses sans y faire des références parallèles occidentales. C'est sur le plan des réflexions spirituelles que cette tendance à l'universel est la plus marquante. Puisque "les mêmes maux et les mêmes erreurs sont partout sous des formes différentes [et que] tout s'équivaut" (*EM*, p. 693), quoi d'étonnant à ce que les solutions proposées se recoupent aux mêmes époques? Le "moment où la suave austérité zen imprègne au Japon tous les arts [...] est aussi celui où les mystiques de la Rhénanie et de la Flandre [...] pratiquent la 'théologie négative', c'est-à-dire des spéculations très

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 697. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>15</sup> Marguerite YOURCENAR, "Tokyo ou Edo", *EM*, p. 631.

<sup>16</sup> Marguerite YOURCENAR, "Les 'Petits Coins' et les Grands Sites", *EM*, p. 688.

<sup>17</sup> Marguerite YOURCENAR, "La Maison du grand écrivain", *EM*, p. 655.

<sup>18</sup> Marguerite YOURCENAR, "Kabuki, bunraku, nô", *EM*, p. 648.

proches de celles du bouddhisme"<sup>19</sup>. Il est clair que ce désir de voir le même dans un pays si essentiellement autre est révélateur de l'approche yourcenarienne : parcourir l'espace dans le but principal de remonter le temps<sup>20</sup> et de s'instruire, constater à travers ce pessimisme sur l'état du monde qui est au centre de sa philosophie, que les horreurs et les erreurs humaines encerclent le globe. Voilà ce qui l'empêche de se laisser séduire par la beauté du futile. Mais voilà également ce qui la lance dans un périple dont on a déjà noté les relents de pèlerinage. Considérons donc à présent cette dimension spirituelle de son recueil.

Dans cet ouvrage de l'itinérance écrit sous le signe de l'eau, "Yourcenar la maritime"<sup>21</sup> affine sa connaissance du bouddhisme, tente de dissoudre certaines de ses résistances intérieures, et médite une dernière fois sur la mort. Commençons par le bouddhisme. André Maindron et Simone Proust ont tous deux montré que "le bouddhisme reste chez elle une approche intellectuelle, [qu'] elle y puise ce qui l'arrange' [et que] ce n'est pas pour elle un mode de vie"<sup>22</sup>. Cela est apparent dès l'ouverture du recueil, qu'elle consacre au poète Bashô. C'est la démarche intellectuelle de ce voyageur "en marche au dedans de lui-même"<sup>23</sup> qu'elle veut saisir. Tsutomu Iwasaki, son guide lors de ce séjour au Japon, le confirme :

Marguerite Yourcenar voulait suivre au moins partiellement les traces de ce poète japonais. D'ailleurs Bashô préconisait, non pas la recherche des traces des anciens elles-mêmes, mais la recherche de ce qu'ils cherchaient. Je crois que le même esprit la poussait à ce voyage<sup>24</sup>.

De même, lorsqu'elle relate l'exposition consacrée au pèlerinage d'un moine bouddhiste du XII<sup>e</sup> siècle, on la sent désemparée :

C'était la première fois que j'étais exposée au bouddhisme populaire un peu comme quelqu'un qui aurait passé une partie de sa vie à aller de saint Augustin à saint Thomas d'Aquin, en s'attardant plus longuement sur maître Eckart, Van Ruysbroeck,

<sup>19</sup> Marguerite YOURCENAR, "Bosquets sacrés et jardins secrets", *EM*, p. 677.

<sup>20</sup> Elle affirmait déjà dans ses "Carnets de notes, 1942-1948" que "le déplacement dans le temps n'est souvent jamais mieux obtenu que par le déplacement dans l'espace", (*EM*, p. 531).

<sup>21</sup> André MAINDRON, "L'invitation au voyage", in *Bulletin* n° 19, Tours, SIEY, décembre 1998, p. 132.

<sup>22</sup> Simone PROUST, citée par André MAINDRON, *ibid.*, p. 124.

<sup>23</sup> Marguerite YOURCENAR, "Basho sur la route", *EM*, p. 602.

<sup>24</sup> Tsutomu IWASAKI, "Séjour au Japon de Marguerite Yourcenar" in *Les Voyages de Marguerite Yourcenar, Bulletin* n° 8 du Cidmy, Bruxelles, décembre 1996, p. 226.

voire Fénelon se trouverait mêlé aux foules de Fatima ou de Lourdes, même sous cette forme de succédané<sup>25</sup>.

Elle ne cache d'ailleurs pas que c'est aussi la complexité intellectuelle du bouddhisme qui l'attire et ne peut s'empêcher de retrouver un instant son ancienne arrogance afin "de sourire de ceux pour lesquels le bouddhisme est une notion simple, résumée nostalgiquement dans le mot de Nirvana" (*EM*, p. 669-670). Elle s'interroge aussi sur l'impact émotif que l'art bouddhique peut avoir sur les Occidentaux :

Que nous font ces statues toutes figolées de même, monotones comme les statues d'un tir forain, et douées de six bras, produit d'un artisanat sans surprise et d'un donateur qui voulait sûrement s'assurer une place dans la Terre pure? [...] Les délicats qui n'aiment que l'œuvre d'art unique, prennent la fuite. Mais nous avons compris : jamais n'a été mieux représentée à la fois l'unité et la multiplicité divines<sup>26</sup>.

Compris, certes. Son approche de la spiritualité est inséparable des séductions intellectuelles des systèmes religieux. L'éclectisme qu'on lui sait nécessaire se traduit spirituellement par une conception holiste des religions dont elle extrait les notions qui la séduisent. Sa spiritualité est à l'image de son intellectualisme, dépendante d'une appartenance plurielle. Compris, donc. Mais senti? Cette complexité du bouddhisme qu'elle admire tant ne servirait-elle pas d'écran protecteur de l'expérience vécue à celle dont on connaît les résistances à l'émotion pure?

Pourtant le second aspect de *Le Tour de la prison* est lié à l'émotif. L'ouvrage fait en effet allusion à plusieurs reprises à la vie personnelle de l'auteur. Ces incursions dans le domaine affectif dont elle prend en général soin de nous exclure révèlent, sous un apparent voile de détachement, sa vulnérabilité émotive. Le recueil, habité de la double présence du fantôme de Grace et de la réalité physique de Jerry Wilson, compagnon de ce périple, laisse percer au fil des pages l'émouvant aveu d'une dépendance affective dont elle souffre et dont elle cherche à se libérer. Les deuxième et troisième textes du *Tour de la prison*, inspirés par le voyage effectué de Montréal à Yokoama, en train, puis en bateau avec une seule escale à Hawaï, mettent à nu les anciennes blessures et les superposent au présent. Dans ce "tribut au souvenir", les pages [...] "bruisent de réminiscences, au point qu'elle-même a par moments le sentiment de lire en filigrane le

<sup>25</sup> Marguerite YOURCENAR, "Visages à l'encre de Chine", *EM*, p. 662.

<sup>26</sup> Marguerite YOURCENAR, "Les 'Petits Coins' et les Grands Sites", *EM*, p. 690.

précèdent voyage dans celui qu'elle fait"<sup>27</sup>. Son insécurité, perceptible aux yeux des lecteurs, vient de ce qu'elle compare la vision passée d'une Grace transcendée à la présence matérielle de Jerry dont on sait que la conduite au quotidien pouvait être celle d'un "irascible despote"<sup>28</sup>. Grace, dont la présence avait été si minimisée dans les écrits et les entretiens de l'auteur des *Mémoires d'Hadrien*, règne ici dans la réminiscence. Loin d'être associée à la nostalgie d'un quotidien révolu, cette réminiscence évoque le temps étale de la communion avec l'éternité, de la "vision totale"<sup>29</sup> où l' "on ne se voit pas l'un l'autre, mais contemple les mêmes choses [...] avec l'illusion de n'être pour un moment que deux regards accordés"<sup>30</sup>. En contraste avec ce passé que l'on peut qualifier d'idéalisé, se projette la réalité de Jerry, qu'elle souffre de ne pouvoir saisir dans ses mouvements et ses humeurs changeants. Une bouddhiste convaincue eût peut-être interverti ces perceptions de l'illusion et de la réalité, mais nous avons vu de quelle manière elle frôle le bouddhisme. Quelle est donc cette réalité de Jerry, "partout présent"<sup>31</sup> dans ces pages, qu'on voit exceller au bridge, visiter Kyoto, offrir des fleurs au compagnon de suicide de Mishima, et même humaniser les "champs démesurés [du Canada] dont le produit se cote en Bourse [lorsqu'il mentionne] qu'une fois, âgé de quinze ans, il est monté des États-Unis aider ici à la récolte"<sup>32</sup>? En dépit de ces réflexions, cette réalité est d'abord source de douleur. D'une part, parce que Jerry crée un vide lors de ses absences, ce qu'elle avoue avec une humilité surprenante :

Seule, sans Jerry, bonheur et tristesse mêlés, j'ai essayé de vivre de toutes mes forces, pour n'être pas celle qui dépend de quelqu'un, souffre sans lui et l'étouffe de son affection comme certains nageurs leur sauveur<sup>33</sup>.

D'autre part, parce que le spectacle de "ce jeune et robuste compagnon"<sup>34</sup> lui renvoie l'image de sa propre faiblesse physique. Enfin,

<sup>27</sup> Yvon BERNIER, "Marguerite Yourcenar, le Québec et le Canada" in *Les Voyages de Marguerite Yourcenar*, cit., p. 185.

<sup>28</sup> Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 366.

<sup>29</sup> Marguerite YOURCENAR, "L'Italienne à Alger", *EM*, p. 614.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 610.

<sup>31</sup> Michèle SARDE, *op. cit.*, p. 368.

<sup>32</sup> Marguerite YOURCENAR, "D'un océan à un autre", *EM*, p. 607.

<sup>33</sup> Marguerite YOURCENAR, citée par Josyane SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 435.

<sup>34</sup> Annexe n° 4, Thaïlande : Janvier 1983, in *Les Voyages de Marguerite Yourcenar*, cit., p. 276.

parce qu'elle se frotte à l'affection capricieuse qui va et vient au fil des conditions qu'il impose. Grace fut la compagne de quelques voyages de découverte mais surtout, celle de l'exil et de l'immobile. Jerry en revanche est signe de départ et de mouvance dans tous les sens du terme, car s'il est compagnon de voyage, il est également porteur d'instabilité émotive; de plus, tout comme Grace, il ne lui survivra pas. Là où Grace aplanissait le présent, Jerry le brasse et le soulève avec le dynamisme d'un homme jeune qui sera bientôt confronté à la mort. Ses mouvements imprévisibles accentuent chez Marguerite Yourcenar la perception de la dualité de la vie : bonheur et malheur, amour et crainte, souvenir et oubli, passé et présent, volets en apparence contradictoires de l'épopée humaine de la relativité dont la relation avec Jerry est un épisode.

Une telle perception l'amène en outre à s'exprimer directement ou indirectement sur la mort, à la fois dans cette perspective de relativité et sous une approche plus large d'absolu, au travers de réflexions sur le suicide et de méditations soulignant l'analogie du voyage et de la mort. C'est sur cet aspect que nous concluons cette étude. La fascination yourcenarienne vis-à-vis du suicide n'a pas échappé à la critique. Elle est présente dans *Le Tour de la prison*, mais le suicide y est considéré dans son lien à l'expression socio-culturelle nipponne plus que comme solution morale. Le thème de la mort choisie transparait ici en effet dans les révélations qu'elle nous fait sur certains mythes japonais ("Les Quarante-sept Ronin"), sur les intrigues de quelques pièces de théâtre, sur quelques données sociales ou dans l'évocation du suicide de Mishima. Maria Cavazzuti a pertinemment montré que "la notion de service à laquelle Yourcenar attache tellement d'importance est déterminante pour Mishima dans le choix de sa mort, qui n'est pas une rupture entre lui et les autres, mais plutôt la seule forme de service qui lui reste"<sup>35</sup>. Dans ce dernier recueil néanmoins, elle semble éviter cette question de la justification du suicide et curieusement, se concentre sur l'aspect théâtral dont sa mise en scène est entourée, au théâtre comme dans la vie. Elle communique ainsi une vision à la fois dramatisée de la mort, mais détachée de l'expérience individuelle. Il s'agit plutôt de l'observer comme mythe culturel. En contraste, c'est au travers de méditations sur l'analogie entre le voyage et la mort qu'elle nous ouvre à sa spiritualité, au-delà de tout mythe, et nous offre, par le filtre de sa perception individuelle, son sens de l'infini. Le texte initial sur Bashô lance le recueil sur la conviction de la non-permanence par l'éternel renouveau du possible, conviction que le voyage encourage :

---

<sup>35</sup> Maria CAVAZZUTI, "La dernière étape du voyage : le suicide", in *Voyage et connaissance dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, cit., p. 57.

Tout moment est dernier, parce qu'il est unique. Chez le voyageur, cette perception s'aiguise par l'absence des routines fallacieusement rassurantes propres au sédentaire, qui font croire que l'existence pour un temps restera ce qu'elle est. La nuit d'avant sa mort, Basho griffonna quelques lignes inachevées qui n'étaient pas à proprement parler le rituel "dernier poème" [...] Il s'y montrait en rêve sur une lande automnale. Le voyage continuait<sup>36</sup>.

Le voyage est en quelque sorte l'instrument qui permet de passer du relatif à l'absolu dans la conception de la vie comme de la mort en nous aidant à dissoudre les valeurs figées et à devenir ce que nous sommes, ce que nous voulons être. A l'image de la cabine de croisière qu'elle décrit au milieu du recueil comme "cellule de la connaissance de soi"<sup>37</sup> en mouvement sur l'océan, notre être est à la fois isolé dans son unicité et inséparable du reste de l'univers. C'est peut-être le texte de "*L'Italienne à Alger*" qui nous transmet de la façon la plus émouvante qu'au-delà de notre mouvance terrestre, nous finissons tous absorbés par "le primordial et l'illimité" (*EM*, p. 618) dont nous venons, où nous allons, et que le but de ce voyage sur notre planète est tout entier dans le souvenir d'un infini dont nous faisons partie mais qu'il ne nous est pas donné d'appréhender.

---

<sup>36</sup> Marguerite YOURCENAR, "Basho sur la route", *EM*, p. 602.

<sup>37</sup> "L'Air et l'Eau éternels", *EM*, p. 626.